

Anthologie poétique

Pour les élèves entrant en classe de Première

1. **Rutebeuf**, « La Complainte Rutebeuf » (1260)
2. **Villon**, « Épitaphe Villon ou La Ballade des pendus » (1462)
3. **Marot**, « Petite épître au roi » (1538)
4. **Ronsard**, « Ode à Cassandre » (1550)
5. **Louise Labé**, « Je vis, je meurs... » (1555)
6. **Du Bellay**, « Heureux qui comme Ulysse... » (1558)
7. **Marbeuf**, « Sonnet à Philis » (1628)
8. **La Fontaine**, « Les Animaux malades de la peste » (1678)
9. **Lamartine**, « Le Lac » (1820)
10. **Nerval**, « Fantaisie » (1834)
11. **Musset**, « Tristesse » (1840)
12. **Hugo**, « Souvenir de la nuit du 4 » (1853)
13. **Baudelaire**, « Spleen IV » (1857)
14. **Baudelaire**, « Un hémisphère dans une chevelure » (1869)
15. **Verlaine**, « Mon rêve familial » (1866)
16. **Rimbaud**, « Voyelles » (1872)
17. **Rimbaud**, « Aube » (1875)
18. **Mallarmé**, « Sonnet en -yx » (1887)
19. **Apollinaire**, « Le Pont Mirabeau » (1913)
20. **Apollinaire**, « La Colombe poignardée et le jet d'eau » (1918)
21. **Valéry**, « Les Pas » (1922)
22. **Éluard**, « La courbe de tes yeux... » (1926)
23. **Michaux**, « Icebergs » (1931)
24. **Ponge**, « Le Gymnaste » (1942)
25. **Desnos**, « Ce cœur qui haïssait la guerre » (1943)
26. **Prévert**, « Pater Noster » (1946)
27. **Queneau**, « Si tu t'imagines » (1948)
28. **Aragon**, « Strophes pour se souvenir » (1955)
29. **Senghor**, « À New York » (1956)
30. **Réda**, « La Bicyclette » (1989)

(1) RUTEBEUF (1230-1285 ?)

Contemporain de Saint-Louis, Rutebeuf est un poète de profession. Auteur d'une œuvre variée, il touche encore par son lyrisme personnel, comme dans les célèbres vers de la complainte qui suit.

À Alphonse de Poitiers, frère de Saint-Louis

Les maux ne savent seuls venir :
Tout ce qui devait m'advenir
Est advenu.
Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés ?
Je crois qu'ils sont trop clair semés
Ils ne furent pas bien semés
Et sont faillis¹.
De tels amis m'ont mal bailli²,
Car dès que Dieu m'eut assailli
De maint côté,
N'en vis un seul en mon osté³.
Je crois, le vent les a ôtés,
L'amour est morte,
Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte,
Ainsi les emporta.
Car nul ne me réconforta
Ni de son bien ne m'apporta.

La Complainte Rutebeuf (1260 environ), extrait (vv. 107-126)

¹ *Sont faillis* : m'ont fait défaut.

² *Mal bailli* : mal traité.

³ *Osté* (hôtel) : logis.

(2) François VILLON (1431 – après 1463)

Poète « mauvais garçon », Villon a été condamné à la pendaison en 1462, et ne doit son salut qu'à un appel devant le Parlement. La « ballade des pendus » se présente comme une épitaphe à inscrire sur la potence...

Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis⁴.
Vous nous voyez ci⁵ attachés cinq, six :
Quant à la chair que trop avons nourrie,
Elle est pièce⁶ dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie⁷ ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Si frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fûmes occis
Par justice. Toutefois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis⁸ ;
Excusez-nous, puisque sommes transis⁹,
Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infemale foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie¹⁰,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

⁴ *Mercis* : miséricorde, pitié.

⁵ *Ci* : ici.

⁶ *Pièce* : depuis longtemps.

⁷ *Rie* : subjonctif de souhait (« que personne ne s'en moque »).

⁸ *Rassis* : bien réfléchi.

⁹ *Transis* : trépassés.

¹⁰ *Harie* : subjonctif de souhait (« que personne ne nous harcèle »).

La pluie nous a débués¹ et lavés,
 Et le soleil desséchés et noircis ;
 Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés²,
 Et arraché la barbe et les sourcils.
 Jamais nul temps nous ne sommes assis ;
 Puis çà, puis là, comme le vent varie,
 À son plaisir sans cesser nous charrie,
 Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre³.
 Ne soyez donc de notre confrérie ;
 Mais priez dieu que tous nous veuille absoudre !

Prince Jésus, qui sur tous a maistrie⁴,
 Garde qu'Enfer n'ait de nous⁵ seigneurie :
 À lui n'ayons que faire ni que soudre⁶
 Hommes, ici n'a point de moquerie ;
 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Poésies diverses (1462)

(3) Clément MAROT (1496-1544)

Ce poème est un témoignage de l'art des « Grands Rhétoriciens » : il est entièrement écrit en rimes équivoquées (qui forment des jeux de mots) et tout entier bâti autour du mot « rime ». Le poète montre ainsi tout son art à formuler la demande banale d'une protection du roi.

¹ *Débués* : lessivés.

² *Cavés* : crevés.

³ « Nous recevons plus de coups de bec d'oiseaux que ne sont martelés des dés à coudre ».

⁴ *Maistrie* : maîtrise (pouvoir).

⁵ *De nous* : sur nous.

⁶ « Avec lui, n'ayons pas de compte à payer ».

En m'ébattant je fais rondeaux en rime,
 Et en rimant bien souvent je m'enrime ;
 Bref, c'est pitié d'entre nous rimailleurs,
 Car vous trouvez assez de rimes ailleurs,
 Et quand vous plaît, mieux que moi rimassez⁷.
 Des biens avez et de la rime assez.
 Mais moi, à tout⁸ ma rime et ma rimaille,
 Je ne soutiens (dont je suis marri⁹) maille¹⁰.
 Or ce, me dit (un jour) quelque rimart :
 « Viens ça, Marot, trouves-tu en rime art
 Qui serve aux gens, toi qui as rimassé ?
 – Oui vraiment (réponds-je) Henri Macé ;
 Car vois-tu bien, la personne rimante,
 Qui au jardin de son sens la rime ente¹¹,
 Si elle n'a des biens en rimoyant,
 Elle prendra plaisir en rime oyant ;
 Et m'est avis que, si je ne rimois,
 Mon pauvre corps ne serait nourri mois
 Ni demi-jour. Car la moindre rimette,
 C'est le plaisir ou faut que mon ris¹² mette. »
 Si vous supplie qu'à ce jeune rimeur
 Fassiez avoir un jour par sa rime heur,
 Afin qu'on die¹³, en prose ou en rimant :
 « Ce rimailleur, qui s'allait enriment,
 Tant rimassa, rima et rimonna,
 Qu'il a connu quel bien par rime on a. »

Œuvres (1538)

⁷ François Ier lui-même composait des poèmes.

⁸ *Tout à ma rime et rimaille*, c'est-à-dire entièrement occupé par le travail poétique.

⁹ *Marri* : chagriné.

¹⁰ *Je ne soutiens... maille* : je ne peux subvenir à mes besoins.

¹¹ *Enter* : greffer (le poète fait une greffe dans le jardin du « sens »).

¹² C'est le plaisir où il faut que je mette mon « ris » (mon rire).

¹³ *Die* : forme ancienne du subjonctif « dise ».

(4) Pierre de RONSARD (1524-1585)

Appartenant à l'école de la Pléiade, Ronsard imite les grands poètes de l'Antiquité et de la Renaissance italienne. Il reprend ici le genre antique de l'ode pour s'adresser à Cassandre, fille d'un banquier italien, et illustrer le célèbre précepte carpe diem (« cueille le jour ») du poète latin Horace.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose¹
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu cette vêprée²
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! Voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! las ! ses beautés laissé choir !
Ô vraiment marâtre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure,
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous m'en croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse,
Comme à cette fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Odes, livre I (1550)

¹ *Déclose* : ouvert.

² *Cette vêprée* : ce soir.

(5) Louise LABÉ (1526-1565)

Louise Labé est une femme remarquable : elle connaît le latin, les langues modernes, l'équitation et l'escrime – toutes choses inaccessibles aux femmes de l'époque. Son œuvre poétique fait une grande place à la passion amoureuse.

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;
J'ai chaud extrême en endurant froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grands ennuis³ entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint⁴ grief⁵ tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène ;
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis, quand je crois ma joie être certaine,
Et être au haut de mon désiré heur⁶,
Il me remet en mon premier malheur.

Sonnets, sonnet VIII (1555)

³ *Ennuis* : tourments.

⁴ *Maint* : de nombreux.

⁵ *Grief* (ici adjectif, à prononcer en une seule syllabe) : pénibles.

⁶ *Heur* : bonheur.

(6) Joachim DU BELLAY (1522-1560)

Poète de la Pléiade admiratif de l'Antiquité, Du Bellay était enthousiaste à l'idée d'accompagner son oncle cardinal pour un séjour à Rome, mais il a été très déçu par la ville papale. Les 191 sonnets des Regrets témoignent de son désenchantement.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison¹,
Et puis est retourné, plein d'usage² et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos³ de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux :
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine⁴,

Plus mon Loire gaulois⁵ que le Tibre latin⁶,
Plus mon petit Liré⁷ que le mont Palatin⁸,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Les Regrets, sonnet 31 (1558)

¹ Jason et ses marins, les Argonautes, partis conquérir la mythique Toison d'or en Colchide, sur le rivage de la mer Noire (mythologie grecque).

² Usage : expérience.

³ Clos : enclos, jardin.

⁴ L'Anjou est une région productrice d'ardoise.

⁵ Mon Loire gaulois : le nom des fleuves est masculin en latin.

⁶ Le Tibre latin : Rome a été construite sur les bords du fleuve Tibre.

⁷ Liré : village natal de Du Bellay.

⁸ Mont Palatin : l'une des sept collines de Rome.

(7) Pierre de MARBEUF (1596-1645)

Poète du mouvement baroque, Marbeuf en reprend ici les thèmes traditionnels – l'eau et l'amour, tout en jouant sur les mots avec virtuosité...

SONNET À PHILIS

Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,
Et la mer est amère, et l'amour est amer,
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux, qu'il demeure au rivage,
Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,
Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,
Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour⁹ eut la mer pour berceau,
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,
Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux,
Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,
Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.

Recueil des vers de M. de Marbeuf (1628)

⁹ Selon la mythologie grecque, Aphrodite, déesse de l'amour et de la beauté, serait née des flots de la mer, non loin de l'île de Chypre.

(8) Jean de LA FONTAINE (1621-1695)

« Je me sers d'animaux pour instruire les hommes », affirme La Fontaine dans sa « Dédicace à Monseigneur le Dauphin ». Ses fables joignent en effet l'utile à l'agréable, en proposant au lecteur une réflexion morale aussi bien que politique à travers un récit animalier...

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron¹,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni Loups ni Renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant² plus de joie.
Le Lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents³
On fait de pareils dévouements⁴ :

Ne nous flattons donc point ; voyons sans
[indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
J'ai dévoré force moutons ;
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.
– Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse⁵ ;
Et bien, manger moutons, canaille, sottise espèce.
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes,
[Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire⁶. »
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins⁷,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'Âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots on cria haro⁸ sur le baudet.
Un Loup quelque peu clerc⁹ prouva par sa
[harangue¹⁰
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille¹¹ fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.

Fables, livre VII, fable 1 (1678)

¹ *Achéron* : fleuve des Enfers dans la mythologie.

² *Partant* : par conséquent.

³ *Accidents* : hasards malencontreux.

⁴ *Dévouements* : sacrifices volontaires.

⁵ *Délicatesse* : scrupule.

⁶ *Un chimérique empire* : un pouvoir imaginaire.

⁷ *Mâtins* : gros chiens de garde.

⁸ *Haro* : terme juridique. Celui sur lequel on crie haro va être jugé aussitôt.

⁹ *Clerc* : savant, lettré. Homme de justice ou d'Église.

¹⁰ *Harangue* : discours public.

¹¹ *Peccadille* : faute mineure.

(9) Alphonse de LAMARTINE (1790-1869)

L'immense succès des Méditations, en 1820, marque une date importante du romantisme. La poésie poignante du « Lac » rappelle le souvenir de Julie Charles, l'amante défunte avec laquelle le poète avait vogué sur le lac du Bourget : de cette aventure, Lamartine tire la plus célèbre des « méditations » sur la fuite du temps.

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« Ô Temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

Assez de malheureux ici-bas vous implorent ;
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins¹ qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : "Sois plus lente" ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr² qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé ! »

Méditations poétiques (1820)

¹ Soins : soucis.

² Zéphyr : brise légère.

(10) Gérard de NERVAL (1808-1855)

La poésie du romantique Nerval, souvent hermétique, fascine par la pureté de sa langue. Il dit lui-même que ses sonnets « perdraient de leur charme à être expliqués si la chose était possible ».

FANTAISIE

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber¹,
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit ;
C'est sous Louis Treize... – et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit ;

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue – et dont je me souviens !

Odelettes (1834)

(11) Alfred de MUSSET (1810-1857)

En 1840, prématurément usé par l'alcool et des liaisons sans lendemain, le romantique Musset compose l'amer bilan de « Tristesse ». Griffonné pendant une nuit d'insomnie, il n'était pas destiné à la publication, mais a été retrouvé par un ami qui l'a fait paraître.

TRISTESSE

J'ai perdu ma force et ma vie
Et mes amis et ma gaieté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Poésies nouvelles (1840-1849)

¹ Rossini (1792-1898), Mozart (1756-1826) et Weber (prononcer ici « Vèbre ») sont des compositeurs.

(12) Victor HUGO (1802-1885)

En 1853, le plus célèbre des poètes romantiques est en exil à Jersey, depuis le coup d'état de Napoléon III (décembre 1851), qu'il dénonce comme un usurpateur dans son recueil satirique Les Châtiments. Ce poème évoque le souvenir de la mort d'un enfant, pendant la violente répression d'une insurrection populaire, deux jours après le coup d'état.

SOUVENIR DE LA NUIT DU 4

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête ;
On voyait un rameau béni sur un portrait.
Une vieille grand-mère était là qui pleurait.
Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
Pâle, s'ouvrait ; la mort noyait son œil farouche ;
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
Il avait dans sa poche une toupie en buis.
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies ?
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
Disant : – Comme il est blanc ! Approchez donc la lampe.
Dieu ! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe ! –
Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
La nuit était lugubre ; on entendait des coups
De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
– Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres.
Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
L'aïeule cependant l'approchait du foyer
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides¹.
Hélas ! ce que la mort touche de ses mains froides
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas !
Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
– Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre !

Cria-t-elle ; monsieur, il n'avait pas huit ans !
Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
À tuer les enfants maintenant ? Ah ! mon Dieu !
On est donc des brigands ! Je vous demande un peu,
Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre !
Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être !
Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte ;
Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
De me tuer au lieu de tuer mon enfant ! –
Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant,
Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :
– Que vais-je devenir à présent toute seule ?
Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.
Hélas ! je n'avais plus de sa mère que lui.
Pourquoi l'a-t-on tué ? Je veux qu'on me l'explique.
L'enfant n'a pas crié vive la République. –
Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.
Vous ne compreniez point, mère, la politique.
Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,
Est pauvre et même prince ; il aime les palais ;
Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,
De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve²,
Ses chasses ; par la même occasion, il sauve
La famille, l'église et la société ;
Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été,
Où viendront l'adorer les préfets et les maires ;
C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grands-mères,
De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

Les Châtiments, livre II, 3 (1853)

¹ *Roides* : raidis par la mort.

² *Alcôve* : Enfoncement pratique dans une chambre pour y mettre un lit. Par extension, lieu des rapports amoureux.

(13-14) Charles BAUDELAIRE (1821-1867)

Baudelaire est l'auteur de deux œuvres majeures de la poésie du XIXe siècle. Dans le recueil en vers Les Fleurs du mal, il exprime le déchirement de l'homme entre aspiration à l'Idéal et souffrance morale du « spleen » (profonde mélancolie). Quant aux Petits poèmes en prose (ci-contre), c'est l'un des premiers recueils français de poésie en prose.

SPLEEN IV

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

– Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Les Fleurs du mal, « Spleen et Idéal » (1857)

UN HÉMISPÈRE DANS UNE CHEVELURE

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois ! tout ce que je sens ! tout ce que j'entends dans tes cheveux ! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures¹ ; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélassent l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis² imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes³ rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre ; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical ; sur les rivages duvetés de ta chevelure je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc⁴ et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.

Petits poèmes en prose (1869, posth.)

¹ *Mât* : ensemble des mâts d'un navire.

² *Roulis* : agitation d'un bateau qui penche de gauche à droite.

³ *Gargoulette* : sorte de gourde en poterie.

⁴ *Musc* : parfum produit grâce à une substance odorante sécrétée par un animal d'Asie.

(15) Paul VERLAINE (1844-1896)

Dans ce poème de jeunesse, le poète symboliste Paul Verlaine trace la voie d'un nouveau lyrisme : le thème traditionnel de la Femme idéale se nourrit dans ce sonnet de l'étrangeté du rêve.

MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? – Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion¹ des voix chères qui se sont tues.

Poèmes saturniens (1866)

¹ *Inflexion* : changement d'intonation ou d'accent dans la voix.

(16-17) Arthur RIMBAUD (1854-1891)

Poète prodige qui écrit toute son œuvre entre 15 et 19 ans, Rimbaud est l'auteur à la fois de poèmes en vers – comme « Voyelles », représentatif du symbolisme par sa dimension mystérieuse – et en prose, notamment dans son recueil Illuminations (voir « Aube » page suivante).

VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent² autour des puanteurs cruelles³,

Golfes d'ombre ; E, candeurs⁴ des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles⁵ ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides⁶,
Paix des pâtis⁷ semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs⁸ étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
– O l'Oméga⁹, rayon violet de Ses Yeux !

Poésies (écrit vers 1872, publié en 1883)

² *Bombinent* : tourner en bourdonnant (forgé par Rimbaud).

³ *Cruelles* : au sens latin de « sanglantes ».

⁴ *Candeurs* : au sens latin de « blancheurs ».

⁵ *Ombelles* : petites fleurs formant une sorte de parasol.

⁶ *Virides* : du latin *viridis*, vert, verdoyant.

⁷ *Pâtis* : terres de pâturage.

⁸ *Strideurs* : bruits stridents (mot ancien).

⁹ *Oméga* : dernière lettre de l'alphabet grec.

AUBE

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall¹ blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

Illuminations (1875)

¹ *Wasserfall* : mot allemand qui signifie « chute d'eau ».

Mallarmé est peut-être le plus hermétique des poètes symbolistes. Son fameux « sonnet en yx », qui collectionne les mots rares, a été travaillé pendant vingt ans. Il ne s'agit pas pour le lecteur d'en traduire le sens, mais de vivre l'expérience même de ce travail d'écriture.

SONNET EN YX

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx²,
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore³,
Maint rêve vespéral⁴ brûlé par le Phénix⁵
Que ne recueille pas de cinéraire amphore⁶.

Sur les crédences⁷, au salon vide : nul ptyx⁸,
Aboli bibelot d'inanité sonore,
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx⁹
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore).

Mais proche la croisée au nord vacante, un or
Agonise selon peut-être le décor
Des licornes ruant du feu contre une nixe¹⁰,

Elle, défunte nue en le miroir, encor
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe
De scintillations sitôt le septuor¹¹.

Poésies (1887)

² *Onyx* : variété d'agate, pierre translucide comme un ongle.

³ *Lampadophore* : « porte-flambeaux », nom tiré du grec, apposé à « l'Angoisse ».

⁴ *Vespéral* : du soir.

⁵ *Phénix* : oiseau fabuleux renaissant de ses cendres après avoir brûlé sur un bûcher.

⁶ *Cinéraire amphore* : vase destiné à recueillir les cendres d'un mort.

⁷ *Crédences* : petits buffets ou consoles.

⁸ *Ptyx* : tablette ou feuillet pour écrire.

⁹ *Styx* : fleuve des Enfers dans la mythologie grecque.

¹⁰ *Nixe* : génie ou nymphe des eaux dans les légendes germaniques.

¹¹ *Septuor* : composition musicale en 7 parties ou formation instrumentale de 7 membres.

(19-20) Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918)

« À la fin tu es las de ce monde ancien » : le premier vers d'Alcools dit assez combien la modernité était importante pour Apollinaire. Proche des peintres cubistes, il explora de nouvelles voies dont les Calligrammes sont l'exemple le plus spectaculaire (voir ci-contre).

LE PONT MIRABEAU

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours,
Faut-il qu'il m'en souviene
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Alcools (1913)

LA COLOMBE POIGNARDÉE ET LE JET D'EAU

Douces figures poignardées
MIA Chères lèvres fleuries
YETTE MAREYE
ANNIE et toi LORIE
où MARIE
vous ô
jeunes filles
MAIS
près d'un
jet d'eau qui
pleure et qui prie
cette colombe s'extasie

Tous les souvenirs de nos jours ?
O mes amis partis en guerre
Jaillissent vers le firmament
Et vos regards en l'eau dorment
Meurent mélancoliquement
Où sont-ils Braque et Max Jacob
Derain aux yeux gris comme la
peinture ? Où sont Raynal Billy Dalize
Où les noms se mélancolisent
Comme des pas dans une église
Où est Cremitz qui s'engagea
peut-être sont-ils morts déjà
De souvenirs mon âme est pleine
Le jet d'eau pleure sur ma peine

CEUX QUI SONT PARTIS A LA GUERRE AU NORD SE BATTENT MAINTENANT
Le soir tombe O sanglante mer
Jardins où saigne abondamment le laurier rose fleur guerrière

Calligrammes (1918)

(21) Paul VALÉRY (1871-1945)

Principal disciple de Mallarmé, Valéry allie dans sa poésie hermétisme et sensualité.

LES PAS

Tes pas, enfants de mon silence,
Saintement, lentement placés,
Vers le lit de ma vigilance
Procèdent¹ muets et glacés.

Personne pure, ombre divine,
Qu'ils sont doux, tes pas retenus !
Dieux !... tous les dons que je devine
Viennent à moi sur ces pieds nus !

Si, de tes lèvres avancées,
Tu prépares pour l'apaiser,
À l'habitant de mes pensées
La nourriture d'un baiser,

Ne hâte pas cet acte tendre,
Douceur d'être et de n'être pas,
Car j'ai vécu de vous attendre,
Et mon cœur n'était que vos pas.

Charmes (1922)

(22) Paul ÉLUARD (1895-1952)

Paul Éluard a été l'un des principaux surréalistes, et a fait partie des poètes engagés dans la Résistance pendant la deuxième guerre mondiale. Mais il est aussi célèbre comme grand poète du lyrisme amoureux, comme dans ce poème à la louange de la femme aimée.

La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur,
Un rond de danse et de douceur,
Auréole du temps, berceau nocturne et sûr,
Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu
C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.

Feuilles de jour et mousse de rosée,
Roseaux du vent, sourires parfumés,
Ailes couvrant le monde de lumière,
Bateaux chargés du ciel et de la mer,
Chasseurs des bruits et sources des couleurs,

Parfums éclos d'une couvée d'aurores
Qui gît toujours sur la paille des astres,
Comme le jour dépend de l'innocence
Le monde entier dépend de tes yeux purs
Et tout mon sang coule dans leurs regards.

Capitale de la douleur (1926)

¹ *Procèdent* : avancent (sens étymologique).

(23) Henri MICHAUX (1899-1984)

Proche du surréalisme, Henri Michaux restait un solitaire à l'écart de tout mouvement organisé. Il s'efforça d'exorciser le monde hostile par le langage et, comme l'indiquent les titres de certains de ses ouvrages, L'Espace du dedans ou Lointain intérieur, de révéler le monde enfoui au plus profond de soi.

ICEBERGS

Icebergs, sans garde-fou, sans ceinture, où de vieux cormorans¹ abattus et les âmes des matelots morts récemment viennent s'accouder aux nuits enchanteresses de l'hyperboréal².

Icebergs, Icebergs, cathédrales sans religion de l'hiver éternel, enrobés dans la calotte glaciaire de la planète Terre.

Combien hauts, combien purs sont tes bords enfantés par le froid.

Icebergs, Icebergs, dos du Nord-Atlantique, augustes³ Bouddhas gelés sur des mers incontestées, Phares scintillants de la Mort sans issue, le cri éperdu du silence dure des siècles.

Icebergs, Icebergs, Solitaires sans besoin, des pays bouchés, distants, et libres de vermine. Parents des îles, parents des sources, comme je vous vois, comme vous m'êtes familiers...

La Nuit remue (1931)

¹ *Cormoran* : oiseau aquatique au plumage noir à reflets verts et bronzés, qui se nourrit de poissons qu'il pêche en plongeant.

² *Hyperboréal* : (adjectif ici employé comme nom) qui est propre aux régions du Grand Nord.

³ *Auguste* : relatif aux princes, aux rois et à leurs épouses. Par extension : qui a quelque chose d'imposant, de solennel, de grave ; qui est digne de vénération ou de respect.

(24) Francis PONGE (1899-1988)

D'abord proche des surréalistes, Ponge s'en est éloigné pour écrire une poésie descriptive et explicative, rejetant le lyrisme. Le projet de son recueil de poèmes en prose Le Parti pris des choses est de s'intéresser aux objets les plus banals et quotidiens.

LE GYMNASTE

Comme son G l'indique le gymnaste porte le bouc et la moustache que rejoint presque une grosse mèche en accroche-cœur sur un front bas.

Moulé dans un maillot qui fait deux plis sur l'aine il porte aussi, comme son Y, la queue à gauche.

Tous les cœurs il dévaste mais se doit d'être chaste et son juron est BASTE !

Plus rose que nature et moins adroit qu'un singe il bondit aux agrès saisi d'un zèle pur. Puis du chef de son corps pris dans la corde à nœuds il interroge l'air comme un ver de sa motte.

Pour finir il choit parfois des cintres⁴ comme une chenille, mais rebondit sur pieds, et c'est alors le parangon⁵ adulé de la bêtise humaine qui vous salue.

Le Parti pris des choses (1942)

⁴ *Cintres* : partie du décor au-dessus de la scène dans un théâtre.

⁵ *Parangon* : modèle.

(25) Robert DESNOS (1900-1945)

Comme d'autres surréalistes, Desnos s'est engagé dans la Résistance : c'est ainsi qu'il a participé au recueil L'Honneur des poètes, publié clandestinement pendant l'Occupation. Déporté par les nazis, il est mort en Tchécoslovaquie peu après la Libération de la France...

Ce cœur qui haïssait la guerre voilà qu'il bat pour le combat et la bataille !

Ce cœur qui ne battait qu'au rythme des marées, à celui des saisons, à celui des heures du jour et de la nuit.

Voilà qu'il se gonfle et qu'il envoie dans les veines un sang brûlant de salpêtre¹ et de haine.

Et qu'il mène un tel bruit dans la cervelle que les oreilles en sifflent
Et qu'il n'est pas possible que ce bruit ne se répande pas dans la ville
et la campagne

Comme le son d'une cloche appelant à l'émeute et au combat.

Écoutez, je l'entends qui me revient renvoyé par les échos.

Mais non, c'est le bruit d'autres cœurs, de millions d'autres cœurs battant comme le mien à travers la France.

Ils battent au même rythme pour la même besogne tous ces cœurs,
Leur bruit est celui de la mer à l'assaut des falaises
Et tout ce sang porte dans des millions de cervelles un même mot
d'ordre :

Révolte contre Hitler et mort à ses partisans !

Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au rythme des saisons,

Mais un seul mot : Liberté a suffi à réveiller les vieilles colères

Et des millions de Français se préparent dans l'ombre à la besogne
que l'aube proche leur imposera.

Car ces cœurs qui haïssaient la guerre battaient pour la liberté au
rythme même des saisons et des marées, du jour et de la nuit.

Recueil collectif *L'Honneur des poètes* (1943)

¹ *Salpêtre* : substance qui servait à fabriquer les explosifs.

(26) Jacques PRÉVERT (1900-1977)

Jacques Prévert exerça ses talents artistiques dans des domaines très divers : théâtre, scénarios et dialogues de cinéma, collages visuels... Mais il est surtout connu comme poète populaire, notamment avec le succès du recueil Paroles (1946) qui regroupe ses textes publiés auparavant dans des revues.

PATER NOSTER

Notre Père qui êtes aux cieux

Restez-y

Et nous nous resterons sur la terre

Qui est quelquefois si jolie

Avec ses mystères de New York

Et puis ses mystères de Paris²

Qui valent bien celui de la Trinité³

Avec son petit canal de l'Ourcq⁴

Sa grande muraille de Chine

Sa rivière de Morlaix⁵

Ses bêtises de Cambrai⁶

Avec son océan Pacifique

Et ses deux bassins aux Tuileries

Avec ses bons enfants et ses mauvais sujets

Avec toutes les merveilles du monde

² Allusion à un roman-feuilleton très populaire du XIXe siècle, *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue (1842-1843).

³ *Trinité* : dans la théologie chrétienne, désigne l'union des trois personnes divines (le Père, le Fils et le Saint-Esprit).

⁴ *Canal de l'Ourcq* : canal du bassin parisien, qui traverse le Nord-Est de Paris.

⁵ *Morlaix* : ville bretonne.

⁶ *Cambrai* : ville du Nord de la France, célèbre pour ses bonbons à la menthe appelés « bêtises ».

Qui sont là
Simplement sur la terre
Offertes à tout le monde
Éparpillées
Émerveillées elles-mêmes d'être de telles merveilles
Et qui n'osent se l'avouer
Comme une jolie fille nue qui n'ose se montrer
Avec les épouvantables malheurs du monde
Qui sont légion
Avec leurs légionnaires
Avec leurs tortionnaires
Avec le maîtres de ce monde
Les maîtres avec leurs prêtres leurs traîtres et leurs reîtres¹
Avec les saisons
Avec les années
Avec les jolies filles et avec les vieux cons
Avec la paille de la misère pourrissant dans l'acier des canons.

Paroles (1946)

(27) Raymond QUENEAU (1903-1976)

Romancier célèbre, fondateur du mouvement de l'Oulipo en 1960, Raymond Queneau était également poète. Dans « Si tu t'imagines », poème qui fut chanté par Juliette Gréco, il reprend avec humour le thème du « carpe diem » latin en pastichant la célèbre « Ode à Cassandre » de Ronsard (voir poème 4).

Si tu t'imagines
si tu t'imagines
fillette fillette
si tu t'imagines
xa va xa va xa
va durer toujours
la saison des za
la saisons des za
saison des amours
ce que tu te goures
fillette fillette
ce que tu te goures

Si tu crois petite
si tu crois ah ah
que ton teint de rose
ta taille de guêpe
tes mignons biceps
tes ongles d'émail
ta cuisse de nymphe
et ton pied léger
si tu crois petite
xa va xa va xa
va durer toujours
ce que tu te goures
fillette fillette
ce que tu te goures

Les beaux jours s'en vont
les beaux jours de fête
soleils et planètes
tournent tous en rond
mais toi ma petite
tu marches tout droit
vers sque tu vois pas
très surnois s'approchent
la ride vélocé
la pesante graisse
le menton triplé
le muscle avachi
allons cueille cueille
les roses les roses
roses de la vie
et que leurs pétales
soient la mer étale
de tous les bonheurs
allons cueille cueille
si tu le fais pas
ce que tu te goures
fillette fillette
ce que tu te goures

L'Instant fatal (1948)

¹ *Reître* : cavalier allemand mercenaire au service de la France aux XVe et XVIe siècle, par extension, guerrier brutal et grossier.

(28) Louis ARAGON (1897-1982)

Célèbre poète surréaliste, mais aussi écrivain engagé, Aragon a écrit les « Strophes pour se souvenir » en 1955, en mémoire des membres du groupe Manouchian, résistants étrangers fusillés par les Allemands le 21 février 1944. L'annonce de leur condamnation s'était faite par une affiche reproduisant leurs photographies, restée sous le nom de l'Affiche rouge.

STROPHES POUR SE SOUVENIR

Vous n'avez réclamé la gloire ni les larmes
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans
Vous vous étiez servi simplement de vos armes
La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans¹

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
L'affiche qui semblait une tache de sang
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
Y cherchait un effet de peur sur les passants

Nul ne semblait vous voir Français de préférence
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE
Et les mornes matins en étaient différents

Tout avait la couleur uniforme du givre
À la fin février pour vos derniers moments
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand

Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses
Adieu la vie adieu la lumière et le vent
Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent
Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses
Quand tout sera fini plus tard en Erivan²

Un grand soleil d'hiver éclaire la colline
Que la nature est belle et que le cœur me fend
La justice viendra sur nos pas triomphants
Ma Mélinée³ ô mon amour mon orpheline
Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent
Vingt et trois qui donnaient leur cœur avant le temps
Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir
Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant

Le Roman inachevé (1956)

¹ *Partisans* : nom donné aux résistants à l'occupation allemande.

² *Erivan* : capitale de l'Arménie, d'où était originaire Manouchian.

³ *Mélinée* : prénom de la femme de Manouchian. Aragon emprunte ici des passages de la dernière lettre écrite par Manouchian à sa femme.

(29) Léopold Sédar SENGHOR (1906-2011)

Senghor, homme de la négritude, chantre de la culture africaine, révèle dans Éthiopiennes les beautés et les spécificités de l'Afrique et de l'homme noir. Ce poème, écrit en versets, est prévu pour être joué par un orchestre de jazz avec solo de trompette.

À NEW YORK

I

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.
Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre.
Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel
Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.
Sulfureuse¹ ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel
Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.
Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan²
– C'est au bout de la troisième semaine que vous saisit la fièvre en un bond de jaguar
Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air
Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.
Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche
Pas un sein maternel, des jambes de nylon.
Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.
Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte.
Et pas un livre où lire la sagesse.

¹ *Sulfureuse* : au sens propre, qui contient du soufre / au sens figuré, qui évoque l'enfer.

² *Manhattan* : l'un des cinq arrondissements de New York, partie la plus riche et touristique de la ville, cœur économique et financier.

La palette du peintre fleurit des Cristaux de corail.
Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent des heures vides
Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.

II

Voici le temps des signes et des comptes
New York ! or voici le temps de la manne³ et de l'hysope⁴.
Il n'est que d'écouter les trombones de Dieu, ton cœur battre au rythme du sang ton sang.
J'ai vu dans Harlem⁵ bourdonnant de bruits de couleurs solennelles et d'odeurs flamboyantes.
– C'est l'heure du thé chez le livreur-en-produits-pharmaceutiques.
J'ai vu se préparer la fête de la Nuit à la fuite du jour. Je proclame la Nuit plus véridique que le jour.
C'est l'heure pure où dans les rues, Dieu fait germer la vie d'avant mémoire
Tous les éléments amphibies⁶ rayonnants comme des soleils.
Harlem Harlem ! voici ce que j'ai vu
Harlem Harlem !
Une brise verte de blés sourdre⁷ des pavés labourés par les Pieds nus de danseurs.
Croupes rondes de soie et seins de fers de lance, ballets de nénuphars et de masques fabuleux
Aux pieds des chevaux de police, les mangues de l'amour rouler des maisons basses.

³ *Manne* : nourriture abondante et inespérée, bienfait d'origine divine.

⁴ *Hysope* : Plante à feuillage persistant et à fleurs bleues, poussant dans les régions méditerranéennes et utilisée en infusion pour ses propriétés stimulantes, pectorales et stomachiques.

⁵ *Harlem* : quartier où vivent de nombreux Afro-américains, dans l'arrondissement de Manhattan.

⁶ *Amphibie* : qui possède la faculté de vivre sur la terre et dans l'eau.

⁷ *Sourdre* : sortir du sol, jaillir.

Et j'ai vu le long des trottoirs, des ruisseaux de rhum blanc des ruisseaux de lait noir dans le brouillard bleu des cigares.

J'ai vu le ciel neiger au soir des fleurs de coton et des ailes de séraphins¹ et des panaches² de sorciers.

Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix vibrante de hautbois, l'angoisse bouchée de tes larmes tomber en gros caillots de sang

Écoute au loin battre ton cœur nocturne, rythme et sang du tam-tam, tam-tam sang et tam-tam.

III

New York ! je dis New York, laisse affluer le sang noir dans ton sang

Qu'il dérouille tes articulations d'acier, comme une huile de vie

Qu'il donne à tes ponts la courbe des croupes et la souplesse des lianes.

Voici revenir les temps très anciens, l'unité retrouvée la réconciliation du Lion du Taureau et de l'Arbre

L'idée liée à l'acte l'oreille au cœur le signe au sens.

Voilà tes fleuves bruissants de caïmans musqués et de lamantins³ aux yeux de mirages. Et nul besoin d'inventer les Sirènes.

Mais il suffit d'ouvrir les yeux à l'arc-en-ciel d'Avril

Et les oreilles, surtout les oreilles à Dieu qui d'un rire de saxophone créa le ciel et la terre en six jours.

Et le septième jour, il dort du grand sommeil nègre.

Éthiopiennes (1956)

¹ *Séraphin* : ange, appartenant selon la tradition chrétienne à la première hiérarchie des anges, décrit avec trois paires d'ailes et dont la fonction est d'adorer et de louer Dieu.

² *Panache* : grande plume ou bouquet de plumes, souvent de couleurs diverses, liées à la base et s'épanouissant librement, utilisé(e) comme ornement.

³ *Lamantin* : mammifère aquatique et herbivore, de l'ordre des siréniens, au corps fuselé, vivant en Afrique et en Amérique tropicale.

(30) Jacques RÉDA (né en 1929)

Le poète contemporain Jacques Réda a l'habitude de flâner, à pieds ou sur son vélomoteur, à travers la ville et ses banlieues : l'univers urbain est pour lui source d'inspiration. Dans ce poème, la vision d'un vélo illuminé par le soleil, en fin d'après-midi, frappe les sens et l'imagination du promeneur, qui transfigure cet objet quotidien à travers son poème.

LA BICYCLETTE

Passant dans la rue un dimanche à six heures, soudain,
Au bout d'un corridor fermé de vitres en losange,
On voit un torrent de soleil qui roule entre des branches
Et se pulvérise à travers les feuilles d'un jardin,
Avec des éclats palpitants au milieu du pavage
Et des gouttes d'or – en suspens aux rayons d'un vélo.
C'est un grand vélo noir, de proportions parfaites,
Qui touche à peine au mur. Il a la grâce d'une bête
En éveil dans sa fixité calme : c'est un oiseau.
La rue est vide. Le jardin continue en silence
De déverser à flots ce feu vert et doré qui danse
Pieds nus, à petits pas légers sur le froid du carreau.
Parfois un chien aboie ainsi qu'aux abords d'un village.
On pense à des murs écroulés, à des bois, des étangs.
La bicyclette vibre alors, on dirait qu'elle entend.
Et voudrait-on s'en emparer, puisque rien ne l'entrave,
On devine qu'avant d'avoir effleuré le guidon
Éblouissant, on la verrait s'enlever d'un seul bond
À travers le vitrage à demi noyé qui chancelle,
Et lancer dans le feu du soir les grappes d'étincelles
Qui font à présent de ses roues deux astres en fusion.

Retour au calme (1989)